

Une place dans l'histoire

FRANCE VANLAETHEM, SARAH MARCHAND,
PAUL-ANDRÉ LINTEAU, JACQUES-ANDRÉ CHARTRAND, *Place
Ville-Marie, l'immeuble phare de Montréal*, Montréal,
Québec-Amérique, 2012, 238 pages

Lucia Ferretti

Volume 7, Number 2, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2013). Review of [Une place dans l'histoire / FRANCE VANLAETHEM, SARAH MARCHAND, PAUL-ANDRÉ LINTEAU, JACQUES-ANDRÉ CHARTRAND, *Place Ville-Marie, l'immeuble phare de Montréal*, Montréal, Québec-Amérique, 2012, 238 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 25–26.

UNE PLACE DANS L'HISTOIRE

Lucia Ferretti

FRANCE VANLAETHEM,
SARAH MARCHAND,
PAUL-ANDRÉ LINTEAU,
JACQUES-ANDRÉ CHARTRAND

PLACE VILLE-MARIE, L'IMMEUBLE PHARE DE MONTRÉAL

Montréal, Québec-Amérique, 2012,
238 pages

Ce livre est une publicité. Mais une publicité belle et intelligente. Dans le marché fort concurrentiel des tours à bureau de Montréal, Place Ville-Marie doit constamment se distinguer. Ses propriétaires, Ivanhoé Cambridge et AIMco, misent cette fois sur un atout unique : son histoire. Proposée et adoptée dès sa construction, il y a cinquante ans, comme le symbole même de la métropole moderne et prestigieuse, audacieuse et conquérante, Place Ville-Marie cherche à renouveler cette association avec Montréal en y ajoutant désormais l'idée de respectabilité et de solidité ancrées dans la durée. L'image que ses propriétaires veulent renvoyer de «la grande dame» se confond donc avec celle que tiennent à projeter les sociétés qui y ont pignon sur rue et dont plusieurs ont commandité la publication de ce beau livre en échange de textes promotionnels. Mais une fois qu'on a dit cela, il serait vraiment dommage de bouder le plaisir, l'intérêt et les connaissances que procurent la lecture des textes et l'examen des très nombreuses photographies qui les soutiennent.

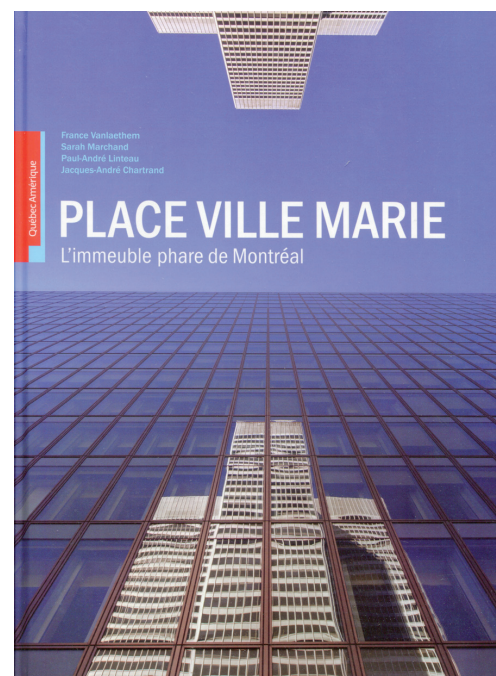
Place Ville-Marie, en effet, fête son demi-siècle en compagnie de quatre spécialistes : France Vanlaethem, architecte et historienne de l'architecture moderne ; Paul-André Linteau, prix Léon-Gérin 2012, pionnier de l'histoire urbaine au Québec, en particulier celle de Montréal ; ainsi que Sarah Marchand et Jacques-André Chartrand, deux professionnels de la communication d'entreprise. Leurs textes, bien informés, nous font entrer de plain-pied dans le contexte montréalais de l'époque puis dans la préhistoire, le projet, la réalisation, la vie interne et les défis actuels de Place Ville-Marie.

Selon que l'architecture, la gestion d'un immense complexe immobilier ou l'histoire et la politique vous intéressent, vous trouverez de quoi nourrir votre réflexion dans cet ouvrage. J'insiste moins ici sur les deux premiers de ces angles de lecture même si je tiens à dire que tous les chapitres sont vraiment appréciables et instructifs. Personnellement, j'ai trouvé que le livre nous en apprend aussi beaucoup sur la question nationale et cela, d'une manière très originale.

Dans le chapitre 1, Paul-André Linteau situe Place Ville-Marie dans l'histoire de la métropole en mettant l'accent plus spécifiquement sur les forces économiques qui façonnent l'évolution de la trame urbaine et conditionnent le déplacement du centre-ville du Vieux-Montréal vers l'ouest. On y voit à quel point ce secteur de Montréal a été développé par le capital étranger : beaucoup américain pour ce qui concerne le transport ferroviaire, britannique pour le secteur bancaire et assurantiel. S'y joignent des capitaines d'industrie canadiens-anglais en nombre grandissant. Tous investissent aussi dans le foncier, l'immobilier, le commerce d'import-export. C'est cette bourgeoisie qui, à la fin du XIX^e siècle, transforme en «mille carré doré», c'est-à-dire en quartier de résidences somptueuses et de lieux de sociabilité distinctive, ce qui était encore trente ans plus tôt un coin de campagne plantée de quelques villas et vergers ; elle aussi qui, à partir du début du XX^e siècle, fait de cette oasis résidentielle le cœur du capitalisme au Canada.

Les deux concepteurs de Place Ville-Marie, l'architecte Henry N. Cobb et l'urbaniste Vincente Ponte, à l'emploi du cabinet Pei, ont été formés à l'école d'architecture de l'Université Harvard selon les principes de l'école Bauhaus, qui privilégie la construction de gratte-ciel de verre.

Dans un texte qui fourmille de perspectives inédites et qui peut être lu bien autrement que je le fais ici, Paul-André Linteau raconte le rôle des promoteurs fonciers et de cette bourgeoisie d'affaires dans le développement de la ville et comment ils ont fait de celle-ci le tremplin de leur enrichissement. Mais à la fin des années 1950, dans le contexte de rivalité accrue entre Montréal et Toronto, cette bourgeoisie a maintenant besoin des investissements publics (c'est-à-dire fournis par l'ensemble de la population québécoise) pour continuer à prospérer et se développer sur de nouveaux marchés. Soucieux de leur côté de moderniser la métropole et de consolider sa place à l'échelle canadienne, l'administration municipale de Jean Drapeau et le gouvernement de Jean Lesage multiplient à partir de 1960 les politiques et les investissements publics, dont une partie va directement au soutien des projets des promoteurs privés qui ont leurs assises dans l'ouest de la ville. Entre 1956 et 1962 se réalise ainsi le projet de Place Ville-Marie, en plein cœur de ce qui est devenu le quartier des affaires.



Le chapitre 2, rédigé par France Vanlaethem est tout aussi passionnant. Place Ville-Marie est construite sur le fameux «trou de la Gare centrale», creusé en 1911 et qui est resté béant pendant des décennies à la suite de l'échec du Canadien Nord puis du Canadien National de construire une gare centrale à cet endroit. Le CN tient à faire fructifier ses droits sur l'espace aérien qui surplombe la voie ferrée. Par l'entremise du sénateur Thomas Vien, le CN entre en contact avec le promoteur William Zeckendorf, président de Webb and Knapp, qui s'associe dans la réalisation de Place Ville-Marie au bureau d'architectes I. M. Pei and Associates, tous deux de New York. Zeckendorf a été quelques années auparavant le promoteur de l'édifice des Nations unies, érigé sur ses terrains ; le bureau I. M. Pei réalisera bien des années plus tard la pyramide du Louvre. Un véritable amour de l'architecture contemporaine et une préoccupation pour son renouvellement s'allient chez Zeckendorf aux considérations de profit. L'entente avec le CN est signée en 1956 en présence du maire Drapeau ; l'entreprise ferroviaire a exigé de Webb and Knapp qu'elle fonde une filiale canadienne et que des Canadiens puissent y investir et profiter du contrat.

Les deux concepteurs de Place Ville-Marie, l'architecte Henry N. Cobb et l'urbaniste Vincente Ponte, à l'emploi du cabinet Pei, ont été formés à l'école d'architecture de l'Université Harvard selon les principes de l'école Bauhaus, qui privilégie la construction de gratte-ciel de verre. Dans les chapitres 3 et 4, madame Vanlaethem décrit leur créativité architecturale et les défis techniques qu'il leur a fallu surmonter pour concevoir le projet final de la tour. Je ne peux entrer dans les détails, mais c'est vraiment intéressant. Par ailleurs, la Ville est mise à contribution pour exproprier les terrains autour, démolir les édifices existants, procéder aux reconstructions nécessaires et élargir les voies de circulation. Il est prévu



UNE PLACE DANS L'HISTOIRE

suite de la page 25

que tous les coûts liés à ces opérations soient aux frais des contribuables. Le favoritisme dont jouissent les compagnies étrangères qui bénéficient ainsi largement des fonds publics est d'ailleurs dénoncé dans la presse en 1960, mais sans que cela change quoi que ce soit. Le promoteur, de son côté, trouve un premier locataire, et de taille: la Royal Bank, ce qui suscite la confiance d'autres locataires éventuels. La construction peut commencer. Au Québec, depuis 1930, la loi oblige tout architecte étranger à s'associer à un cabinet membre de l'Association des architectes du Québec; l'agence I.M. Pei choisit ARCOP, lié à l'université McGill. Plusieurs compagnies œuvrent à la réalisation de la tour, dont une seule québécoise: Brett, Ouellette, Blauer and Associates, ingénieurs en structure. À l'été 1962, le chantier se termine. Place Ville-Marie est la plus haute tour du Commonwealth, et c'est aussi un édifice moderne, élégant, à la fine pointe de la technologie de l'époque. La tour marque ainsi une rupture dans l'espace, avec ses quarante étages, son esplanade, sa galerie de boutiques souterraines. Elle consolide l'ouest de la ville comme véritable quartier des affaires.

Dans les chapitres 5 et 6, Sarah Marchand prend le relais pour exposer les défis de la gestion d'un complexe immobilier de cette envergure, la relation avec les locataires, et l'inscription de Place Ville-Marie dans le tissu montréalais. Des pages fort intéressantes concernent l'évolution de la propriété de l'entreprise. En cinquante ans, Place Ville-Marie n'a connu en effet que deux propriétaires. Mais il faut dire que ces sociétés, elles, ont changé de main à l'occasion. De

[...] à la fin des années 1950, dans le contexte de rivalité accrue entre Montréal et Toronto, cette bourgeoisie a maintenant besoin des investissements publics [...] dont une partie va directement au soutien des projets des promoteurs privés qui ont leurs assises dans l'ouest de la ville. Entre 1956 et 1962 se réalise ainsi le projet de Place Ville-Marie, en plein cœur de ce qui est devenu le quartier des affaires.

1962 à 2000, Place Ville-Marie a appartenu à Trizec, l'entreprise immobilière fondée en 1960 par Webb and Knapp (Canada) en collaboration avec deux sociétés britanniques. Trizec passe sous le contrôle effectif de la famille Bronfman en 1976; la même année, son siège social déménage à Calgary (le livre ne dit pas si cette décision a ou non quelque chose à voir avec l'élection du Parti québécois); en 1979, la famille Bronfman s'associe dans Trizec avec une autre famille canadienne, celle des Reichmann. Cependant, en 2000, Trizec décide de se départir de son portefeuille immobilier au Canada. L'acquéreur est STIQ, la Société immobilière Trans-Québec, une création de la Caisse de dépôt et placement du Québec. Place Ville-Marie appartient donc finalement à des intérêts québécois, signe d'une reconquête économique dont le livre montre bien à quel point nous sommes partis de loin. À son tour, en 2004, STIQ vend une participation de 50% à Alberta Investment Management Corporation (AIMCo). Actuellement les propriétaires de Place Ville-Marie sont donc Ivanhoé Cambridge, la filiale immobilière de la Caisse de dépôt et placement du Québec, et AIMCo.

Au total, un livre qui en dit bien plus que ce que j'ai résumé ici et qui montre des photos du centre-ville de Montréal comme vous ne l'avez jamais vu. ❖

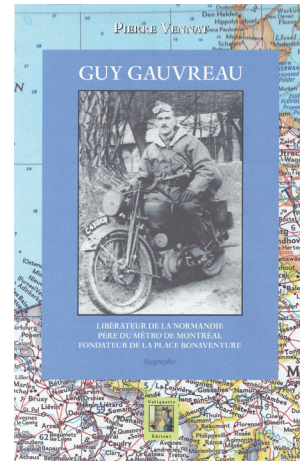
PIERRE VENNAT GUY GAUVREAU. LIBÉRATEUR DE LA NORMANDIE, PÈRE DU MÉTRO DE MONTRÉAL, FONDATEUR DE LA PLACE BONAVENTURE. BIOGRAPHIE

Sainte-Élisabeth d'Autray, Valiquette Éditeur, 2012,
150 pages

Après celle du général Dollard Ménard, c'est la deuxième fois que Pierre Vennat, journaliste et historien officiel des Fusiliers Mont-Royal, dresse la biographie d'un membre de ce régiment canadien-français. Comme l'auteur l'indique en avant-propos, cet ouvrage est fondé en grande partie sur les archives de la famille de Guy Gauvreau, complétées par une recherche dans les archives journalistiques, militaires et commerciales. L'abondance et la diversité des sources transparaisent malheureusement peu dans ce court volume d'à peine 150 pages. L'auteur réussit malgré tout à réaliser le portrait d'un homme qui semble avoir été tout au long de sa vie un véritable gentleman et un meneur.

L'ouvrage se divise en 12 chapitres dont plusieurs comportent moins de six pages. Dans les chapitres 1 à 6, Vennat passe rapidement sur la jeunesse de Gauvreau et s'intéresse surtout à son rôle au sein des FMR lors de la Seconde Guerre mondiale. La faiblesse majeure ici est la place mineure laissée dans le texte à Gauvreau lui-même. Il semble que l'auteur cherche davantage à raconter l'histoire des Fusiliers Mont-Royal, ce qui est évidemment fort intéressant. De là à n'accorder qu'environ 20 % du texte à celui à qui est consacrée la biographie, cela nous paraît assez déséquilibré.

Suite à cette section sur l'expérience militaire de Gauvreau, l'auteur présente l'homme public aux mille et une fonctions. Les chapitres 7 à 12 s'intéressent aux implications de Guy Gauvreau au sein de plusieurs œuvres telles que la défense civile, la politique municipale de Montréal, le monde des transports, la brasserie Dow et finalement la fondation de



la Place Bonaventure. Si cette partie de la biographie souffre moins des lacunes de la précédente, il n'en demeure pas moins que plusieurs pages racontent par exemple l'histoire du métro de Montréal et celle de la brasserie Dow plutôt que d'insister sur le rôle qu'y a joué Gauvreau. Encore une fois, Vennat réussit malgré tout à faire connaître un homme respecté par ses collègues et dont la détermination n'est plus à prouver. Le dernier chapitre, l'un des plus courts du volume, relate très rapidement l'implication de Guy Gauvreau dans le projet de la Place Bonaventure et se termine dans une très brève page avec les loisirs, les voyages, la mort et les funérailles de cet homme aux différents combats.

Une vingtaine de pages proposent de très belles photographies de Guy Gauvreau à différents moments de sa vie. Elles enrichissent le texte, et à vrai dire elles l'écrasent même un peu.

Malgré ses lacunes, cette biographie de Guy Gauvreau est intéressante. Ceux qui désirent en apprendre un peu plus sur les Fusiliers Mont-Royal ainsi que sur l'histoire de Montréal après la Deuxième Guerre mondiale trouveront dans ce volume plusieurs informations inédites. Car cette biographie a le mérite de vulgariser des événements complexes et de révéler un homme trop peu connu aujourd'hui.

Simon Leduc